

Supplément au SOP n° 274, janvier 2003

## **LA PRIÈRE, EXPÉRIENCE DE DIEU. 2**

Communication de Jean-Marc DURU,  
membre de la paroisse orthodoxe  
Saint-Jean-de-Cronstadt-et-Saint-Nectaire-d'Égine,  
à Rennes (Ille-et-Vilaine), présentée  
dans le cadre de la Retraite de la Transfiguration,  
à la Communauté de Pomeyrol (SOP 271.7)

(Saint-Étienne-du-Grès, Bouches-du-Rhône,  
1<sup>er</sup> – 6 août 2002)

Document 274.B

## LA PRIÈRE, EXPÉRIENCE DE DIEU

Il m'a été demandé d'introduire cette retraite œcuménique de Pomeyrol par quelques idées concernant ce que peut être pour ma famille et pour moi-même, en tant que chrétiens orthodoxes, la prière et sa praxis, dans notre vie quotidienne personnelle, familiale et communautaire.

Aujourd'hui, dans notre société sécularisée, qu'est-ce donc que la prière, qu'est-ce que l'expérience de Dieu, quel est le lien entre la prière et notre connaissance intérieure de Dieu et comment, dans cette société déchristianisée, transmettons-nous à nos enfants cette foi vivante qui guide et rythme notre vie ? Autant de questions portées dans notre foi, et qui ont souvent l'écho du silence ou de l'incompréhension de la part d'un monde dans lequel nous vivons, et qui est incrédule, voire critique (mais là au moins se posent des questions, ce qui est positif), quand il n'est pas violent dans son rejet du christianisme.

Pour esquisser quelques questionnements et essayer de témoigner des chemins que l'on emprunte pour rencontrer Dieu, je présenterai quelques idées sur le sens de la prière et de l'expérience de Dieu, pour illustrer la manière dont nous essayons de vivre notre foi.

### La prière : une demande à Dieu

L'étymologie du mot prière vient d'une racine indo-européenne, *prek*, signifiant « demander », et représentée en latin par *prex*, *precis*, d'où ce mot latin populaire *precaria* (féminin substantivé de l'adjectif *precarius*), signifiant « que l'on obtient seulement par la prière », mais aussi « mal assuré, précaire », ou encore « donné par complaisance », d'où le mot précaire – *precari*, *precatus* signifiant « prier, supplier », et d'où *precatio*, la « prière ».

Dans le livre sur le père Arsène<sup>1</sup>, sur lequel je m'appuierai pour cet exposé, le père spirituel nous présente la prière de demande d'aide de Dieu pour soi, pour l'autre et pour le monde comme étant la plus importante pour la majorité des fidèles, et celle qui est accessible à la plupart d'entre nous tous, en fonction de la profondeur de la prière, quelles que soient notre structure intérieure et notre prédisposition à la prière. C'est la première catégorie conventionnelle des prières, et nous les retrouvons d'ailleurs dans notre liturgie orthodoxe à chaque litanie.

La prière de demande est donc celle où celui qui prie demande à Dieu de lui venir en aide, d'écarter les malheurs, d'aider ses proches, de guérir les maladies, de consoler les affligés, de donner le pain quotidien – celui de la vie ou pain « substantiel » –, de pardonner les péchés. C'est également la prière pour les défunts. Cette prière, c'est une première imitation du Christ, pouvant mener à verser des larmes (de sang) pour l'autre.

Cette prière, comme demande, permet alors de s'en remettre à Dieu et de lui confier notre espérance, l'une de ces vertus dites « théologiques », en Occident, que nous retrouvons associée, me semble-t-il, chez les orthodoxes, dans la prière du Grand Carême, de saint

---

<sup>1</sup> Père Arsène, *passer de la foi, consolateur des âmes*, vol. 1, Cerf/Sel de la Terre, 2002.

Ephrem le Syrien, qui résume, dans les mots et gestes que sont les métanies qui l'accompagnent, l'attitude essentielle du repentir<sup>2</sup>.

L'espérance, au même titre que les quatre vertus d'intégrité, d'humilité, de patience et d'amour, est ici en effet délocalisée dans le monde déchu, puisqu'elle relève d'une nature métaphysique dont l'homme perçoit l'émanation dans le monde sensible qui est le sien. Sa réalité relève de l'ordre de la transcendance et a donc une valeur fondamentale pour structurer et guider notre foi, dans un double mouvement de l'âme : la reconnaissance de notre chute, conjuguée à notre espoir confiant en la miséricorde divine.

### **La prière de demande : une prière d'intercession**

La confession orthodoxe réserve une place particulière à la Mère de Dieu, notamment dans la demande d'intercession. Nous demandons directement à la Mère de Dieu d'intercéder pour nous auprès de son Fils, en lui demandant dans nos prières de nous sauver. Mais, si elle intercède, elle n'est pas médiatrice auprès de son Fils. Seul le Christ est notre médiateur auprès du Père : « Je suis le chemin, la vérité et la vie ; nul ne va au Père que par moi »<sup>3</sup>.

La Mère de Dieu peut en effet directement nous sauver puisque nous croyons qu'elle est sainte par son fils Jésus-Christ qu'elle a porté en son sein. Nous nous adressons ainsi directement à son humanité transfigurée par la sainteté, d'autant plus que née avec le péché originel, le « Fiat » qu'elle a prononcé librement pour accueillir en son sein le Fils de Dieu nous montre précisément le chemin que nous pouvons emprunter aussi librement qu'elle afin que notre âme soit sauvée.

À sa suite, nous accueillons son Fils, qui est notre seul médiateur puisque nous plaçons, comme la Mère de Dieu, notre être sous la bienveillante volonté de son Père qui est aussi notre Père. Dans son humilité, en offrant librement son Fils par amour, et grâce à la sainteté de la Mère du Christ Sauveur, Dieu nous invite à accueillir son Fils dans notre cœur et à devenir, comme le Christ, son enfant bien-aimé.

L'homme peut répondre à cette invitation – progressivement ou non, et seule sa liberté peut accueillir une telle naissance intérieure, sinon l'Amour ne serait plus. Notre salut passe par la rencontre de ces deux libertés absolues : celle de Dieu et celle de l'homme. Le philosophe russe Nicolas Berdiaev affirme ainsi que Dieu a profondément besoin d'être aimé librement, sinon Dieu ne peut rien pour notre salut. S'il n'en était pas ainsi, Dieu conditionnerait la modalité de notre amour à son égard, et ce serait ainsi un déterminisme d'où l'amour et la liberté seraient absents.

Notre chemin est donc, par la prière, d'imiter la Mère de Dieu dans son humanité rendue sainte en accueillant en nous la vie de son Fils, de suivre le Christ, lorsqu'il nous demande de porter notre croix – c'est à dire son signe – et de revêtir son Nom comme nous y avons été initiés lors de notre baptême.

### **La prière : communion à l'autre par la présence vivante du Christ**

---

<sup>2</sup> La prière de saint Ephrem est dite durant tout le carême : « Seigneur et maître de ma vie, éloigne de moi l'esprit d'oisiveté, de découragement, de domination et de vaines paroles. Accorde à ton serviteur l'esprit d'intégrité, d'humilité, de patience et d'amour. Oui, Seigneur roi, donne-moi de voir mes fautes et de ne pas juger mon frère, car tu es béni aux siècles des siècles. Amen ».

<sup>3</sup> Jean 14,6.

Si nous retrouvons dans la prière la notion de demande et d'intercession, c'est que nous nous adressons à Quelqu'un. Et nous arrivons ainsi à l'un des fondements du christianisme : l'altérité, cette co-naissance de l'autre par un retournement ou, plutôt, une *métanoïa* de notre cœur vers l'autre, vers celui qui n'est pas nous-même mais qui nous est plus intime à nous-même que nous-même, car il est à l'image et à la ressemblance de Dieu.

La prière est donc une relation vivante et elle marque notre mode de présence au monde, c'est-à-dire la relation à l'autre vivifiée par notre communion à cet autre par la présence vivante du Christ, communion qui restaure en nous le principe vivifiant de notre nature ontologique originelle.

Cette relation par la prière à ce tout autre qui est au plus profond de nous-même (prière à Dieu, à son Fils, à sa Mère toute pure, aux saints et à l'autre, celui de qui nous devons nous faire le prochain), ne peut être vivante dans un amour partagé que si nous sommes trois dans cette relation, à l'image de celle des trois hypostases de la Tri-unité. C'est là où réside la véritable altérité métaphysique, la véritable co-naissance qui est la naissance à notre être avec l'autre.

L'évêque Kallistos Ware reprend lui-même à l'école monastique occidentale du XIIe siècle cette vérité disant que l'amour partagé ne peut l'être qu'entre trois personnes. Le commandement du Christ de nous aimer les uns les autres n'est possible en effet que par sa présence au milieu de nous, car c'est lui qui nous permet de nous révéler les uns aux autres et de nous connaître chacun comme enfants de Dieu – donc, de nous accepter par la réalité vivante de son amour. Nous nous aimons les uns les autres par et en l'amour de notre Père. Cette altérité qui se fait jour ainsi par la prière est une co-naissance de notre prochain, une naissance avec lui, qui est comme chacun de nous l'enfant unique et adoptif de Dieu.

Et nous ne pouvons vivre cette relation trinitaire que parce que nous sommes ontologiquement, chacun, une personne membre d'un « nous », d'une communauté vivante, qui conduit notre prière à être fondée sur l'ecclésialité de notre être. Cette ecclésialité de notre être, cette *ecclesia* (au sens grec de l'assemblée, celle des pères du désert qui se retrouvaient tous à l'*ecclesia* pour prendre un repas et célébrer l'eucharistie), c'est l'Église une, sainte, catholique et apostolique, l'Épouse du Christ vivifiée par l'Esprit Saint et constitutive de la totalité ontologique de la personne originelle, à l'image des trois hypostases de la Sainte-Trinité.

L'ecclésialité de notre être priant, c'est notre quête de l'unité, de la sainteté, de la catholicité (du grec *katholikos*, « [l'un] selon le tout », d'où le sens de « plénitude »), de l'apostolicité originelles de notre être, rendues effectives par Dieu.

La prière, mode de notre présence personnelle et ecclésiale au monde, se révèle devenir notre être tout entier, si elle est communion véritable à l'autre en Dieu. Car, la prière est par la communion eucharistique une rencontre entre trois personnes à l'image de l'amour qui unit les trois hypostases de la Sainte-Trinité. C'est la rencontre entre trois volontés libres, celle de la personne qui est totalement personnelle parce qu'elle est ecclésiale, celle du Christ et celle du Père par l'action vivifiante de son Esprit Saint.

Mais dans cette structure, qu'est-ce que la prière de l'individu, notion dominante en Occident et dans nos pratiques respectives ? La prière individuelle peut se perdre, comme le disait le père Sophrony, non pas parce qu'elle n'est pas entendue de Dieu, bien évidemment, mais parce qu'elle risque de s'atomiser par le manque de force physique, psychologique et spirituelle du seul individu ; ou, tout au plus, est-elle peut-être moins opérative si elle n'est pas associée à la force de la prière de la communauté réunie en Église.

La prière individuelle peut rencontrer bien évidemment la grâce de Dieu<sup>4</sup>, mais cette prière individuelle (dans toutes ses formes : de demande, d'action de grâce et de louange) est sans doute d'une nature plus propice à isoler la personne priante, dans la mesure où elle ne provient que d'elle-même, et si elle n'arrive pas à s'en remettre aux autres personnes pour être co-liturge (ce qui est toujours difficile).

Le Christ ne dit-il pas : « Lorsque deux ou trois sont réunis en mon Nom, je suis au milieu d'eux »<sup>5</sup> ? C'est vers la nature ecclésiale de la prière qu'il faut tendre car c'est elle qui permet de vivifier notre propre prière et de la porter aux pieds du Christ. C'est pourquoi, au lieu de la notion d'individu, il est préférable de reprendre conscience de la réalité de la personne qui est « corps, âme et esprit » en prière et qui, dans son fondement, est à l'image de la Trinité.

Cette ecclésialité semble également valable pour la prière du cœur – « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi pécheur » – de la tradition monastique hésychaste, où la communauté est intégrée au mode de rencontre personnelle avec le Christ, d'autant plus, nous l'avons dit, si l'amour partagé n'est possible qu'entre trois personnes à l'image de l'Amour entre les trois hypostases.

La prière n'est donc pas uniquement de notre seul fait. Notre quête essentielle dans la prière, c'est l'oraison de Dieu lui-même dans notre cœur, c'est Dieu qui prie en nous pour que nous puissions l'entendre et l'accueillir. C'est la raison pour laquelle la prière est communautaire et non pas seulement individuelle. Dieu se manifeste conjointement à nous tous et à chacun de nous réunis en son Nom.

### **La prière : une grâce de l'Esprit**

Une troisième idée provenant du fait que notre être tout entier, personnel et ecclésial, est prière se retrouve dans la formulation de la prière comme demande de grâce. La prière est une grâce parce qu'elle est un don de Dieu, qui prend vie dans notre être par le souffle de l'Esprit. Nous retrouvons cette invocation de l'Esprit Saint dans notre liturgie pour les deux épicleses : la liturgie de la Parole – où nous demandons à l'Esprit de nous faire comprendre la parole évangélique – et la liturgie eucharistique – où nous invoquons la descente de l'Esprit Saint d'abord sur nous et ensuite sur les Saints Dons.

Cette réalité vivifiante de l'Esprit, qui est une grâce prévenante, respectueuse et tout à fait humble de nos faibles capacités à l'accueillir, nous est donnée pour connaître notre Créateur, et nous renvoie à cette notion incluse dans le sens premier et essentiel de la prière : celui de la précarité de notre existence<sup>6</sup>. La prière, qui est une grâce, nous permet alors de prendre conscience de notre précarité, de notre propre finitude. C'est alors dans cette conscience que nous est révélée, par la Grâce de Dieu, notre appartenance originelle à un autre monde, celui du Christ.

La conscience de la finitude de l'homme est celle de sa nature d'homme pécheur ainsi que celle de son repentir que nous retrouvons respectivement dans la prière hésychaste et dans celle de saint Ephrem le Syrien. Si la prière, comme présence de Dieu, est une grâce, elle est aussi nécessairement une ascèse (*askêsis*, grec, signifiant « exercice »). Saint Séraphin de Sarov nous dit qu'à la présence de Dieu qui nous est révélée intimement,

<sup>4</sup> Jean 3,6-7 : « L'Esprit souffle où il veut et tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va : il en est de même de quiconque est né de l'Esprit ».

<sup>5</sup> Matthieu 18,20.

<sup>6</sup> Existence est ici à entendre dans le sens « *ex-sistus* », où nous sommes en dehors du site, en dehors du monde divin tout en y étant potentiellement par la conscience de notre nature pécheresse.

succède une très longue absence qui peut nous éprouver longuement, qui est une ascèse, une épreuve qui rejoint la notion d'expérience.

La prière, comme grâce, est donc également notre ascèse et c'est parce qu'elle est une ascèse qu'elle est joie de la rencontre avec Dieu, et donc grâce. Le père Arsène en fait largement mention, notamment dans un dialogue entre le starets Agapit et son novice<sup>7</sup>.

Dans un livre de l'archimandrite Hiérothée Vlachos<sup>8</sup>, il est dit également, dans ce sens où la prière est une ascèse, que « le corps prend part au travail de la prière, parce que la grâce le saisit aussi, que le corps doit combattre par la prière et le jeûne pour recevoir la grâce divine et que la crainte, les larmes et la souffrance, les gémissements et le silence sont la substance de la prière qu'il faut accepter dans notre corps, car lui aussi doit être sauvé ».

Il n'est pas question ici de l'approche doloriste du XIXe siècle de l'Occident chrétien, où la souffrance est recherchée comme un moyen spécifique de salut. C'est plutôt notre condition incarnée d'homme pécheur et mortel qui nous dispose à la remise en Dieu de nos souffrances. Elles sont un passage inévitable pour prendre conscience de l'immensité de sa miséricorde dans notre cœur, et accepter d'être sauvé par son amour qui se loge dans l'intimité de notre cœur.

Après un effort de prière régulière en Église, souvent sur une durée de temps continue, après un temps de carême et de jeûne, la joie profonde vous envahit parfois et se substitue aux efforts ou aux douleurs physiques que vous oubliez. La grâce que Dieu nous donne à la mesure de nos capacités à la recevoir nous fait pleurer d'une joie douce et aimante en nous ravissant dans la seule contemplation de son amour et dans une tendresse infinie que nous ressentons personnellement. Nous comprenons alors sa présence comme protectrice et accueillante, comme le Père accueille son fils prodigue, et nous comprenons sa Vérité comme accessible et comme étant la seule réalité de notre vie, loin de toute l'agitation frénétique et aveugle du monde.

Pour conclure sur la prière, avant d'aborder la notion d'expérience, terminons par les entretiens du père Arsène à ce sujet<sup>9</sup>. Il nous dit que la prière est multiforme, qu'elle vient du cœur d'une façon particulière chez chacun d'entre nous, selon notre structure intérieure, notre expérience spirituelle, notre aptitude à nous mettre dans un climat de prière et de contemplation. Le plus important lorsque l'on prie lui paraît être la concentration, la sincérité, le renoncement à l'agitation de la vie et aux séductions, afin de pouvoir se plonger dans un état de prière, « accéder au silence qui est une prière incessante et la demeure de l'intellect en Dieu »<sup>10</sup>. C'est seulement ainsi que l'on peut tendre vers Dieu dans la prière, ce qui n'est pas accessible à tous, d'où la nécessité d'être arrimé à la prière de la communauté.

Pour faciliter la distanciation par rapport au monde et pouvoir entrer dans les paroles et l'esprit de la prière, on peut prier d'abord à voix haute avant d'intérioriser sa prière, ce qui est d'ailleurs une méthode préconisée pour la prière du cœur.

S'il fallait retenir une typologie de la prière, le père Arsène distingue par convention trois types de prières :

<sup>7</sup> Père Arsène, *passer de la foi, consolateur des âmes, op.cit.* « Il faut beaucoup apprendre, surtout apprendre à prier, à trouver dans la prière non l'effort mais la joie. La règle quotidienne de prière et l'adresse au Seigneur, à la Très Sainte Mère de Dieu et aux Saints doivent te permettre d'acquiescer une liesse intérieure, une joie spirituelle non factice, et de comprendre que tu t'unis à Dieu. »

<sup>8</sup> Hiérothée Vlachos, *Entretiens avec un ermite de la Sainte Montagne sur la prière du cœur*. Seuil, coll. « Points-Sagesses », n° 78.

<sup>9</sup> *Op. cit.*

<sup>10</sup> Archimandrite Sophrony, *Starets Silouane, moine du Mont Athos*. Éd. Présence, 1973.

– *La prière de demande* d'aide de Dieu pour soi, pour les autres et pour le monde. C'est la plus importante pour la majorité des fidèles et elle est accessible à la plupart.

– *La prière d'action de grâces* pour une aide reçue, pour l'accomplissement de ce que nous avons demandé<sup>11</sup>.

– *La prière de louange*, la grande prière de l'âme parfaite. C'est la prière la plus haute envers Dieu, le Créateur du ciel et de la terre, c'est la louange du Seigneur pour toutes ses œuvres, pour les afflictions et les malheurs, le salut et la délivrance, parce que nous sommes en vie, pour nos joies et nos malheurs, pour toutes choses et pour tous, car tout vient de lui.

Le père Arsène nous dit que lorsque chacun de nous aura compris toute la force de la prière d'action de grâces, alors nous pourrions entrer dans le cercle de la prière de louange qui résonne toujours dans l'Église, et surtout pendant le plus grand des offices, la liturgie eucharistique. Et peut-être, si Dieu le veut, arriverons-nous à un jour où notre prière cessera complètement, libérée de toute parole et de toute image et, comme le starets Silouane, nous demeurerons simplement en Dieu, en un seul étonnement silencieux.

### **L'expérience de Dieu n'est pas une expérience scientifique**

Le deuxième mot du thème de cette intervention est le terme « expérience » appliqué à Dieu. Mais qu'est-ce que l'expérience et comment l'appliquer à Dieu ?

Au sens étymologique, on trouve le terme d'expérience en lien avec le terme péril, famille d'un ancien verbe latin, *periri*, dont il ne subsiste que le participe passé, *peritus*, signifiant « qui a l'expérience de, habile à », et d'où le composé *experientia*, voulant dire « essai ».

Le Petit Robert définit l'expérience comme étant « tout ce qui est appréhendé par les sens et constitue la matière de la connaissance humaine, connaissance acquise par une longue pratique jointe à l'observation ».

Il me semble que notre relation à Dieu est très loin de cette réalité-là. Dieu ne se met pas en éprouvette pour regarder ce qui se passe lorsqu'on agite le flacon avec des additifs de toutes sortes qui lui donneraient du goût. C'est peut-être une tentation qui existe aujourd'hui, celle d'une certaine consommation spirituelle lorsqu'on est en proie à une errance spirituelle et qu'on rejette les religions considérées comme liberticides, ne sachant à quels dieux se vouer, ou cherchant un dieu que l'on peut maîtriser, que l'on accepte à la condition exclusive que le sens de la vie n'en soit pas dérangé et surtout qu'on comprenne ce qu'on fait en le recherchant !

---

<sup>11</sup> Ce qui n'est pas toujours fait par les fidèles. On oublie en effet de remercier lorsque tout va bien et on se réveille en se manifestant à Dieu, souvent, lorsque l'on est démuné et sans plus aucune ressource. On s'étonne souvent de ne pas le trouver après nos efforts de prière alors que, comme le dit si bien le métropolitain Antoine Bloom dans son livre *L'École de la prière* (éd. du Seuil), c'est Dieu qui est toujours présent en nous, mais c'est nous qui nous dérobon à son regard et qui le sollicitons seulement lorsque nous avons besoin de lui. Or, Dieu a besoin de nous pour manifester sa gloire et son amour, et son humilité est telle qu'il ne s'impose pas à notre volonté. Nous devons plutôt apprendre à faire sa volonté en acquérant l'Esprit Saint qui nous permet de le discerner et d'être présent à l'autre et au monde de notre prochain.

<sup>12</sup> Selon l'approche théologique négative, dite apophatique.

L'homme se doit d'accepter Dieu tel qu'il est et se révèle à notre entendement. Nous essayons de découvrir Dieu dans notre relation à lui, par la grâce qu'il nous donne de le percevoir au fond de notre cœur. Dieu ne se conceptualise pas, ne se circonscrit pas. On essaie de le vivre ou on l'approche en ne pouvant dire que ce qu'il n'est pas<sup>12</sup>.

### **L'expérience de Dieu ou la fertilité de la Grâce**

Le deuxième sens que possède le terme « expérience » et qui me paraît correspondre davantage à notre « inexpérience » de Dieu, est celui d'*experimentum*, qui signifie « épreuve » et qui, employé comme adjectif, veut dire « éprouvé, qui a fait ses preuves », dérivant sur *periculosus*, « dangereux », et *periclitari*, signifiant « faire un essai, risquer, mettre en danger ».

Mais si Dieu est Amour, alors en quoi serait périlleuse notre relation à lui ?

Si la prière est une ascèse régulière, riche de la joie donnée par la grâce et l'amour de Dieu pour le connaître dans sa gloire, à la hauteur de ce que nous pouvons en comprendre pour ne pas être terrassé, l'expérience est aussi une ascèse joyeuse. Celle-ci peut être, selon chacun, le préalable à la prière, et l'humilité est alors le conditionnement nécessaire pour rendre fertile cette expérience de Dieu dans la terre desséchée de notre âme.

Cette expérience par l'ascèse joyeuse, c'est alors la révélation de sa grâce en nous, pour nous donner la foi, rendue effective par notre rencontre préalable, dans notre cœur, avec son fils Jésus-Christ, qui est notre Vérité, cette Vérité-Dieu-fait-homme et non pas simple concept philosophique.

C'est en ce sens que *notre approche de Dieu par l'ascèse*, l'exercice de notre volonté par la prière que l'on dirige pour le rencontrer, est une expérimentation sans cesse commençante et donc périlleuse, surtout si nous entendons l'effectivité de l'expérience comme possible si – et seulement si – nous abandonnons notre volonté à celle de notre Père, pour accepter de lui sa révélation ultime qui est finalement le Christ.

### **Une acceptation absolue et confiante d'être dépossédé de notre moi**

Rencontrer le Christ, se convertir au Christ, c'est imiter sa vie sur terre qui est un germe qui grandit en nous, mais qui exige de notre part un passage par notre acceptation absolue et confiante en Dieu de *la mort à notre humanité déchue*, par notre acceptation libre d'être dépossédé de notre moi physique et psychologique, dépossession qui est permise par la participation même de notre corps et de notre âme à cette ascèse. Ce n'est pas du tout un abandon de notre personne physique et psychique, pour ne vouloir être qu'un esprit éthéré laissant de côté le corps et la psyché.

Intervient alors notre *conscience de l'essence de notre être*, qui prend conscience de sa propre relativité à Dieu. Notre essence n'est pas Dieu, ce qui serait le péché d'orgueil le plus finalisé, et pouvant être suggéré par le manque de confiance en l'amour de Dieu, et par la peur de la mort de notre essence.

S'opère alors également *notre acceptation de se détacher* intérieurement de notre essence relative, pour accepter librement d'être ressuscité d'une manière ultime à notre hypostase par l'amour de Dieu, hypostase qui est notre être originel qui est uni, et non pas

fondu, à l'essence personnelle et donc universelle du cosmos qui est Dieu, et ainsi, communier éternellement à lui, l'Incréé, notre Créateur.

Ainsi, notre mort ultime à l'esprit est donc notre résurrection à l'Esprit éternel.

C'est en cela que *l'expérience de la rencontre avec Dieu est vertigineuse*, périlleuse, sans cesse commençante, qu'elle est une crainte de Dieu, parce que c'est notre amour pour Dieu. L'expérience de Dieu n'est pas forcément le résultat sécurisant de la prière, elle peut en être le préalable à condition que nous l'acceptons. Elle est une révélation de lui-même par lui-même et pour nous-mêmes.

On peut expérimenter Dieu avant d'avoir la capacité de le prier et d'établir une relation avec lui.

Mais d'autres, il est vrai, peuvent ne pas rencontrer Dieu au préalable, et néanmoins prier ardemment sans le trouver. Mais il faut être confiant, car il se manifeste toujours humblement à notre capacité d'accueil, lorsqu'on le cherche avec sincérité.

L'expérience de Dieu *comme révélation fulgurante* par son Esprit Saint est souvent une grâce déposée en nous, que l'on ressent très fortement vivre dans notre cœur, qui en déborde alors et que l'on souhaite transmettre le mieux possible aux autres, en leur disant ou en leur criant qu'ils sont eux aussi aimés profondément et personnellement de Dieu comme un père aime ses enfants. C'est un sentiment qui n'en est pas un, c'est une réalité d'amour qui est, et que l'on ressent profondément comme étant la vérité qui est depuis toujours.

Cette révélation *intervient d'ailleurs la plupart du temps par une distorsion violente*, entre une réalité de notre vie physique et psychologique de tous les jours qui nous submerge et nous accable, à laquelle on ne peut plus faire face, et où l'on se sent profondément abandonné ou désespéré. Dieu nous manifeste alors son amour, dans la proportion où on peut l'accepter et qui nous est nécessaire. Nous n'avons plus alors qu'un seul désir, c'est de le retrouver, par la prière notamment.

On substitue alors au désespoir l'abandon en Dieu, en désirant lui déposer notre âme au gré du souffle de son Esprit Saint, qui nous ravit dans cet instant ultime de notre passage, conscient, qui est une mort joyeuse à ce monde. Mais quel que soit le mode premier de rencontre ou de dialogue avec Dieu, d'expérience ou de prière, ou encore une combinaison de ces deux modes, notre relation à l'Incréé est toujours *possible par l'acceptation de cette expérience en soi* (qui est la grâce de la révélation ou la grâce de la prière), et elle s'accomplit toujours en se poursuivant dans une prière.

Cette relation prend forme, nous l'avons dit, en prière de demande, en prière d'action de grâce et en prière de louange, qui forment alors la totalité de notre relation à notre Père.

### **Laisser la place à Dieu, laisser la place à l'autre**

Pour continuer sur cette notion d'expérience comme révélation de Dieu à notre cœur, j'emprunterai à Maître Eckhart, théologien et mystique d'outre-Rhin du XIV<sup>e</sup> siècle, ce qu'il disait de la pauvreté en esprit, et qui peut être reliée à notre effort terrestre pour laisser la place à Dieu et recevoir ainsi le don de sa rencontre, être agi par l'Esprit et transformer notre être en prière et donc se faire relation à lui. Maître Eckhart disait, en effet, que la pauvreté en esprit consistait en la pauvreté du vouloir, du savoir et de l'avoir, qui sont trois caractéristiques de notre âme.

Nous retrouvons également ce sens de la pauvreté dans l'ouvrage de Hiérothée Vlachos déjà cité<sup>13</sup>, où il est dit que l'âme, créée à l'image d'un Dieu d'essence unique en trois hypostases, possède trois facultés : l'intellect, le désir et le vouloir. Ces trois facultés doivent être unifiées et tournées vers Dieu.

Selon saint Maxime, l'évolution naturelle des trois facultés est, pour l'intellect, d'avoir la connaissance de Dieu ; pour le désir, de désirer et d'aimer Dieu seul ; pour le vouloir, de faire la volonté du Seigneur. Ici s'applique le commandement « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton intelligence et de toute ta force ».

Être pauvre en Esprit, c'est donc abandonner consciemment le vouloir, le savoir et l'avoir propres à notre ego et à l'orgueil qui nous sert de rempart ultime contre la peur de la mort, pour laisser opérer, avec sincérité et concentration, l'Esprit afin que s'établissent, dans l'acceptation et l'effort conscient, une *métanoïa*, c'est-à-dire une conversion, une transformation de ces facultés en les offrant à Dieu.

Un tel exercice, plutôt monastique, ne peut se faire sans la prière ou sans la grâce de la première expérience fulgurante de cette réalité divine en soi, que l'on ne cesse plus alors de poursuivre afin de pouvoir la vivre. Il demande surtout une guidance spirituelle par un père afin de ne pas les confondre et se tromper de voie dans cette transformation des aptitudes. Dans la vie de tous les jours, notre expérience de Dieu personnelle et communautaire est également guidée, même si elle diffère de celle des moines<sup>14</sup>.

Notre expérience de Dieu, c'est finalement l'imitation de la vie du Christ, c'est notre relation au prochain en imitant la kénose du Père, c'est-à-dire en cédant le pas à l'autre parce que l'on respecte absolument sa liberté, non d'un point de vue moral ou dans un rapport de force, mais en se plaçant dans le discernement de la volonté de Dieu que l'on invoque pour établir une relation juste avec notre prochain.

## Notre vécu

Cette expérience de Dieu, nous *la vivons par la prière liturgique et communautaire, familiale* et personnelle. Dans l'Orthodoxie, les offices sont célébrés tous les jours. À Rennes, dans notre paroisse Saint-Jean-de-Cronstadt-et-Saint-Nectaire-d'Égine, notre semaine liturgique est rythmée par l'office des vêpres tous les mercredis soir et, une fois sur deux à Rennes et à Fontaine-Daniel, dans la Mayenne, par les vigiles du samedi soir et la divine liturgie du dimanche.

S'ajoutent bien évidemment à ce rythme de la paroisse, les différentes fêtes durant l'année, toutes les agapes après chaque liturgie, pour échanger avec la communauté, les activités catéchétiques et culturelles (pour les adultes et les enfants, et en russe notamment à partir de la rentrée, à l'intention des nouveaux immigrés), les activités culturelles également (des expositions d'un peintre russe de la paroisse, ou encore l'exposition récente de photographies de moines et de moniales, venant de différents monastères orthodoxes et catholiques).

La rencontre avec les chrétiens des autres confessions est constante, notamment dans le cadre du bureau œcuménique de Rennes. La semaine de l'Unité chrétienne est organisée tous les ans à travers un office de prière œcuménique et des offices de chacune

---

<sup>13</sup> *Op.cit.*

<sup>14</sup> Cette différence se fait non quant à la nature mais quant à l'environnement et à la radicalité de la lutte que mènent les moines par rapport aux laïcs.

des confessions (les vêpres pour les orthodoxes, et des offices de prières et de psaumes pour les catholiques et les protestants).

Quant à *la prière en famille* qui est la première cellule chrétienne, c'est un rythme que l'on essaye de vivre au mieux aux différents moments de la journée où l'on se retrouve ensemble (les repas et la prière avant le coucher, ou encore quelques moments de contemplation fugitifs de la beauté de la Création de Dieu).

### **La transmission de la foi : le désir intérieur de la rencontre avec Dieu**

Nous rejoignons ici *la question de la transmission de la foi* à nos enfants, de l'expérience de Dieu ou de la rencontre avec le Christ qui reste intransmissible par les seuls outils catéchétiques ou éducatifs dont nous disposons, bien qu'ils soient indispensables.

L'année dernière, nous en avons parlé longuement ici même<sup>15</sup>, et la synthèse mettait entre autre l'accent sur deux éléments précis.

D'abord, transmettre la foi, c'est essayer de *transmettre le désir intérieur de la rencontre avec Dieu* par l'exemple de nos vies communautaires, familiales et personnelles, et les instruments éducatifs que nous avons. Il faut bien faire attention ici à ce qu'est l'exemple de nos vies et de notre prière à leurs yeux, et plus largement pour ceux qui ne croient pas. Ce n'est pas la sainteté ou le caractère moral et irréprochable de nos vies que l'on doit montrer et que nous ne possédons pas du tout.

C'est la conscience de notre fragilité et de notre état d'homme mortel et pécheur dont il faut témoigner et qu'il faut montrer, de manière à ce qu'apparaissent l'immense espérance et notre conviction de l'amour personnel de Dieu, que nous sommes habités par la foi, cette foi qui ne se raisonne pas, qu'on essaie de mieux la comprendre quand on la vit, et montrer que Dieu peut nous faire découvrir le chemin qui mène à lui, si nous le souhaitons.

C'est dire qu'à l'incompréhension des épreuves que l'on subit et que l'on peut ne pas comprendre, en abandonnant sa confiance à Dieu qui est intime à chacun, au moment ultime où l'on ne maîtrise plus rien qui puisse nous rassurer, c'est alors que l'on peut trouver le visage de l'amour éternel de Dieu comme réalité vivante. Et c'est peut-être dans les larmes qu'on trouve le Christ.

Le deuxième élément, consiste à *s'adapter à la compréhension graduelle de nos enfants* dans le cadre de leur vie, au moyen des prières et des histoires (la vie des saints, l'histoire de la Bible et du Nouveau Testament), sans réduire à un seul langage social et moral, la vérité transcendante de l'Évangile et en acceptant leur regard sur la foi qui est souvent un enseignement pour nous, les adultes. Ce n'est pas nous qui transmettons peut-être toute la foi. Eux aussi nous montrent leur propre questionnement par rapport à notre foi.

### **Un christianisme qui n'est pas en opposition au monde sécularisé**

Cette question est d'autant plus importante qu'elle croise deux réalités que nous vivons en même temps, l'une relève de la compréhension métaphysique de l'amour de Dieu, l'autre de la réalité de notre monde temporel. La première, c'est que la rencontre avec le Christ, d'ordre intime et personnel, est intransmissible : c'est le temps du Royaume. La deuxième touche aux lieux traditionnels que sont l'école, la famille et l'Église, fragilisés par la sécularisation. Et pourtant nos enfants essaient de trouver l'équilibre, une identité.

---

<sup>15</sup> Voir SOP n° 262, p. 32-36.

Il faut donc accompagner les questionnements sur la foi, sur l'expérience de Dieu, par la rencontre avec les personnes qui vivent autour de nous, en utilisant, bien sûr, le langage de l'Évangile et en veillant à ce qu'il soit adapté à la compréhension de chacun, mais non pas travesti en langage social ou moral, comme nous l'avons dit précédemment. On pourrait reprendre par exemple, dans une pédagogie de la parole, le langage des Pères du désert – à travers les apophtegmes<sup>16</sup> et la Philocalie<sup>17</sup> qui sont une source de questionnements sur la foi, pouvant structurer la démarche de ceux qui cherchent la rencontre avec un Dieu qu'ils ne savent nommer ; on ferait ainsi un lien avec leurs questions éventuelles sur l'équilibre qu'ils recherchent pour leur vie dans le monde.

Dans l'orthodoxie, on se sert notamment d'un langage poétique qui n'est pas forcément simple d'abord, mais qui n'est pas non plus intellectuel. Le langage liturgique n'est pas « réduit », stricto sensu, au langage de notre monde. Le Canon de saint André de Crète en est un exemple. C'est un texte poétique magnifique, un *Chant des Larmes* comme le décrit Olivier Clément, qui est récité pendant le Grand Carême<sup>18</sup>.

C'est peut-être de cette manière que l'on pourra faire comprendre à ceux qui le souhaitent ce qu'est l'identité chrétienne, en sachant que la transmission de la foi et du désir intérieur de l'expérience de Dieu par la prière fonde notre identité dans un christianisme qui n'est pas en opposition au monde sécularisé.

Et ce sera d'autant mieux compris par ce même monde, que la transmission de la foi se fera sur les fondements de l'altérité propre au christianisme qui laisse l'entière liberté à l'autre d'être porté ou non, progressivement ou non, par ce que peut être la foi en l'amour infini du Père céleste. Saint Paul nous dit que la foi, l'expérience existentielle de l'union

---

<sup>16</sup> Le terme apophtegme signifie sentence, précepte. Une sentence qui, par sa limpidité, a nature d'oracle et fait autorité. C'est toujours une sentence concise et « pointue », souvent laconique et piquante, incisive, percutante, non conformiste, parfois humoristique, rarement sarcastique, ayant de temps à autre une forme de boutade. Les apophtegmes sont toujours exprimés de manière paradoxale, avec l'intention de provoquer la réflexion. La réponse, sous mode apophtegmatique, à une question n'est jamais une réponse « comblante » mais une invitation à trouver autre chose par soi-même. Faute de cette notion de paradoxe, on fait des interprétations fondamentalistes qui faussent tout. Le préfixe apo- (« au loin, à l'écart ») précise que cette sentence est hors du commun...

Les apophtegmes sont « le joyau de la littérature du désert » (P. Deseille). Ils nous transmettent une spiritualité très solide, conjuguant la grâce divine et l'effort humain : la vie des moines est une Pâque continue. Les apophtegmes nous donnent des portraits de moines à tous les stades de la vie spirituelle : de l'apprentissage de l'obéissance à la transfiguration de l'âme et même du corps (on verra le corps de certains moines rayonner, voire brûler, pendant la prière), en passant par le combat pour maîtriser ses passions, pour vaincre le démon, etc. Autrement dit, à passer de l'*apathéia* à l'*hésychia* [En français, voir, par exemple, la traduction de Jean-Claude Guy, publiée par Bellefontaine, coll. « Spiritualité orientale » : *Les Apophtegmes des Pères du désert*, ou, au Seuil, coll. « Points-Sagesses », n°1 : *Paroles des anciens. Apophtegmes des Pères du désert*.]

<sup>17</sup> Philocalie signifie « amour de la beauté », cette beauté qui est un Nom divin et qui, par la grâce de la « vivifiante croix », se manifeste dans l'homme transfiguré. Une Philocalie est un recueil de textes ordonnés à cette transfiguration. La Philocalie par excellence fut publiée en grec, à Venise, en 1782, vaste florilège des témoins de la « prière de Jésus » ou « prière du cœur », depuis les premiers moines d'Égypte jusqu'à la grande synthèse byzantine du XIV<sup>e</sup> siècle.

La Philocalie est donc la patrologie de l'hésychasme, cet axe de la spiritualité orthodoxe, quête de cette *hésychia*, paix, silence, douceur de l'union avec Dieu, dont la *quies* bénédictine est sans doute un équivalent. « Art des arts et science des sciences », haute théologie faite pour adorer, la Philocalie est aussi le compagnon de route indispensable sur les chemins de l'apostolat charismatique et le guide du père spirituel. des éditions de l'abbaye de Bellefontaine). Dernière édition française, en deux volumes : *Philocalie des Pères neptiques*, trad. de Jacques Touraille. Desclée de Brouwer/Lattès, 1995.

<sup>18</sup> Olivier Clément, *Le chant des larmes. Essai sur le repentir*, suivi de la traduction du *Poème sur le repentir*, par saint André de Crète. Desclée de Brouwer, coll. « Théophanie », 1982.

mystique en Christ est la pratique de la foi communautaire. Peut-être arriverons-nous à le suggérer à certains et à nous-mêmes, pour la compréhension de notre foi et de notre Église vivante et vivifiante.

L'expérience de Dieu sera alors la nourriture régulière que nous rechercherons par la prière, pour être préparés à notre résurrection en Christ, ce Christ qui est l'être de chacun de nous et de nous tous réunis ici en son Nom.

*(Texte établi d'après un enregistrement, non revu par l'auteur.  
Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)*

Directeur de la publication : père Michel EVDOKIMOV

Rédaction et réalisation : Valérie LETOMBE  
et Serge TCHÉKAN

Abonnement annuel

	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France	32,80 €	65,60 €
Autres pays	36,60 €	84,00 €

Commission paritaire 1106 G 80948  
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P. : 21 016 76 L Paris  
Tarifs PAR AVION sur demande